

## Hôtel de Paris, chambre 41

Martin Manseau

Number 105, Spring 2005

La marge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manseau, M. (2005). Hôtel de Paris, chambre 41. *Moebius*, (105), 131–136.

MARTIN MANSEAU

*Hôtel de Paris, chambre 41*

*« Vos poèmes sur les filles se liront encore  
dans 50 ans d'ici quand les filles auront disparu »,  
me dit au téléphone mon éditeur.  
Cher éditeur, on dirait que les filles  
ont déjà disparu.*

Charles Bukowski,  
*L'amour est un chien de l'enfer*

Dehors, les gens s'endorment en économisant la mort. Cent mille télévisions hypnotisent la planète qui s'entête à tourner malgré tant d'absurdités. Ici, Alexane prépare quelques brins d'herbe en souriant rêveusement. Elle m'assure que derrière ses lunettes magiques elle me voit tendre et captivant. Pas très beau mais séduisant. Fausse gêne, je rigole en attendant la fusée atomique qui fait chauffer son réacteur entre ses petits doigts bagués d'une étoile argentée.

Dehors, les gens s'éteignent par habitude. Ils se pâment devant des athlètes à cinquante millions, des stars à cinquante milliards et crachent sur... Fontaine, je ne boirai jamais de ces eaux. De toute façon, je préfère l'alcool. Ici, Alexane fait planer le vaisseau spatial jusqu'à moi. L'odeur chimérique de l'engin hallucine doucement la nuit montante. L'engourdissement se fait maître, le brouillard se lève et la lucidité me tend la main. Les perceptions sensorielles grimpent à 100 sur 10 ; le niveau de confort atteint un maximum. Et toutes ces fleurs qu'elle cultive sur sa peau...

Dehors, des femmes et des gamins se font violer et sodomiser jusqu'au fond de leur dignité, en sanglotant. Ça fait tellement mal que ça déchire jusqu'au milieu du cœur. Et le petit Jésus s'en fout royalement, le salaud. Ici, Alexane

se fait hôtesse de l'air sur mon tapis volant qui reprend son envol dans le velouté de la stratosphère. A-t-on le droit d'éviter sa vie ? que je demande entre deux nuages de hasch. Trop intelligente, elle n'ose répondre, préférant sourire et faire briller ses yeux.

Dehors, des camions Tonka s'agitent dans la neige de mes erreurs. Jaune sur blanc, blanc sur jaune, j'attends que fondent les bancs majeurs. Les tourmentes sont magiques à l'aube. La nuit : l'amour et la mort restent encore possibles. Croisement de regards, je me brûle les yeux et m'enflamme le cœur. Je te veux ! Je te veux ! Je te veux ! hurle le monstre du désir, tout en contaminant mes sens. Amarrage lunaire de mes lèvres sur sa bouche. 10-4 Houston, tout semble sous contrôle au milieu des étoiles bienveillantes et des météores flamboyants.

Dehors, d'autres écrivains se tapent de merveilleuses et perverses petites nymphes pour rapiécer un ego fracturé. Voilà une bonne raison d'écrire. Il y en a plus que je ne sais compter et il y a longtemps que j'ai appris à ne compter que sur moi. Ici, une langue timide effleure la mienne. Douceurs de nervosité voluptueuse. Une deuxième première fois. Sa bouche goûte la chance éternelle et la mienne, la belle désespérance. Je suis le vent, dit-elle en m'embrassant, je t'emporterai. Qu'attends-tu de moi, Alexane ? Je veux ce que les étoiles désirent et je veux toutes les nuits du monde. Ses rouges lèvres ont un goût obscène et ses mots m'envoûtent. Ses délires de vérité me font peur et ses peurs semblent inexistantes. C'est une folle, une belle folle qui se couvre d'audaces et d'arrogance. Et ce foulard multicolore à son cou, comme pour défier mes vents...

Dehors, sous la neige qui perséide, Minouchkine excite de sales matous. Belle et gracieuse, douce et féroce. La nuit, elle ronronne à mes oreilles sur le traversin abandonné par celle que je m'efforce d'oublier depuis cent litres d'alcool et trente nuits d'attente. À tant me soûler dans ses rêves, je lui vomirai toutes mes nuits. Mais elle ne rentre jamais, et les heures et les minutes et les secondes tombent dans mon sablier, et chaque bruit de moteur qui semble s'immobiliser devant ma porte est un coup de scie méca-

nique dans mes espoirs. Malheureusement, on ne peut pas s'arracher la mémoire et en faire du compost. Ici, ma main survole à basse altitude les cuisses magiques de mon hôtesse, recherchant un terrain propice à l'atterrissage. Les vents sont favorables, je me pose à 45.29 degrés Nord ; 75.75 degrés Ouest. Ces coordonnées respectent les normes cartographiques internationales UTM. Dégagez la piste, j'arrive en catastrophe.

Dehors, la vie n'est ni belle ni laide. Étrange vague à l'âme. Comment savoir si je suis heureux ou si je ne suis qu'un monstre de glaçons translucides ? Rien à foutre de ces questionnements puisque ce soir je vagabonde dans un savoureux couloir de mon existence. Je m'y terre entre l'ombre et la lumière et entre chien et loup, fantasmant sur sa chatte de petit chaperon rouge. C'est alors que sa bouche éveillée prend une sacrée bonne décision. Elle m'attise, m'allume et souffle ma bougie à grandes doses de salive, de regards enjôleurs et de manœuvres pornographiques. Serait-ce déjà mon anniversaire ? Tant de questions pour un seul poème, tant de poèmes pour une seule femme.

Dehors, il y a le vieux Léon, mon ex-psy, et ses méthodes éricksoniennes d'hypnose thérapeutique. Le vieux Léon qui a semé en moi l'Arbre de la sagesse et nettoyé une bonne partie de ce dépotoir qu'est mon inconscient. Le vieux Léon qui m'a aidé à apprivoiser mon ombre et fait de moi un être un peu moins manquant. Ici, un faux poète enlève une robe d'été portée en hiver. Bleue. Légère et soyeuse. La peau du désir me semble la plus douce. La plus chaude et la plus tendre. Son absence de parfum m'enivre. Elle est sans maquillage : c'est qu'elle a peu à cacher. Elle me regarde droit dans les yeux et je me regarde ailleurs, me demandant comment on fait pour choisir sa véritable place parmi les milliards qui s'offrent à nous. Choisir à chaque instant est le piège des ombragés. Vouloir tout arracher à la vie est la réalité des malheureux. Malheureux, c'est tout de même mieux qu'endormi. Et Noir Désir qui chante *Le vent nous portera* dans la télé de MusiquePlus.

Dehors, les fonds de ruelles sentent le Fleecy, l'essence et la merde. Elles puent le mépris des petits cons qui y

pissent leur supériorité du haut de leur beau gros pénis. Ici, tout ce qui peut s'enlacer entre nous s'enlace. Un autre g-string humide glisse sous mes doigts. Ça sent la débauche, celle qui soulage, qui fait se sentir vivant et déjoue le mauvais temps. La belle grande débauche, celle qui purge les remords, les nuits insomniaques et les peines meurtrières. La belle grande débauche... Son sourire est délicieux et sa folie, renversante. Mon ami Pat ferait un chef-d'œuvre en peinture de cette jeune Alexane. La vie fait sa danse à dix devant moi ; la vérité s'approche en galopant sur son cheval blanc... noir... rouge... bleu ? Mais qu'est-ce qui m'aveugle tant ? (Trouble dissociatif de l'identité : A. Présence de deux ou plusieurs identités ou « états de personnalité » distincts. [Chacun ayant ses modalités constantes et particulières de perception, de pensée et de relation concernant l'environnement et soi-même.] B. Au moins deux de ces identités ou « états de personnalité » prennent tour à tour le contrôle du comportement du sujet. DSM-IV F44.81 {300.13})

Dehors, les forts exploitent les faibles et je m'en veux de rester si naïf. Un faux naïf. Cette putain d'humanité demeure figée sous les doigts de quelques bourgeois apathiques. Dix mille ans de galère pour en arriver là. Tant d'imbéciles flânent sur mon chemin boueux, s'amusant à m'enliser, que je me demande comment j'ai réussi à n'en égorger qu'un seul. Je me demande surtout si je l'ai enterré suffisamment profond et s'il était bien mort. Il était si tard et si bleu et puis... j'étais si fatigué. Paniqué. Ici, sa tête se cambre vers l'arrière, sa bouche chante en soupirs et son âme s'offre à moi. Devrait-elle, ne devrait-elle pas ? Mieux vaut finir mon scotch en silence, la laisser flamboyer, flambant nue. Flambant neuve. Son sexe en saison des pluies fait un si beau temps sur ma carte du ciel. Vingt-six degrés, totalement ensoleillé avec probabilités d'orages électriques en fin de journée. Les prévisions à long terme sont illusoire. Ses longs cheveux tombent en une rouge cascade ensoleillée : magie écarlate sur draps blancs. *Mouvements du désir*, un des meilleurs films que j'aie vus. Elle ne le connaît pas. C'est de Léa Pool. Non, vraiment, ça ne lui dit rien.

Dehors, des politiciens nous baisent en se dilatant la rate. Et le trou du cul. Moi, j'aime bien me le faire lécher. J'espère que dehors au moins une femme rêve encore à moi. Ici, mes vagues sudistes caressent, bousculent puis renversent son futur. Attention aux requins regroupés sur la côte. Ses cheveux ondulés s'arrachent sous mes mains faméliques. Ses ongles insensés déchirent ma peau. Ça brûle mais je n'ai plus peur. La sueur perle de ses seins fermes et ronds. Ses mamelons sont des pièces de deux dollars. Son sexe est brûlant et embrumé, ses doigts se baladent farouchement d'elle à moi ; d'elle en moi. Golden shower pour ma cervelle, mystères délicieux. Tu sais, au moment de notre mort, tout se saura, murmure-t-elle dans le faisceau de lune qui joue les voyeurs entre les pans de rideaux. On ne meurt jamais, que je lui souffle au creux de la nuque. On ne meurt jamais.

Dehors, les peines d'amour font d'inutiles ravages. Cent millions de couples, secrètement exaspérés, apeurés, se mentent parce que la chienne leur mord les mollets. Cent millions multipliés par deux, me dit ma calculatrice Windows XP, ça fait beaucoup de malheureux non assumés. Comment éviter cet écueil ? Nul doute qu'Alexane saura le faire. Ici, à genoux devant moi, elle me tourbillonne, m'aspire et m'avale. Le bonheur, c'est peut-être ça et c'est probablement rien. Son regard de femme se sachant exquise maîtresse épie vicieusement le mien. Du coin de l'œil, je remarque par les rideaux mal fermés que la neige a cessé de tomber ; c'est qu'elle n'a plus rien à camoufler. Demain sera un matin de trop, affirme-t-elle sagement en rattachant ses cheveux, tout en se rinçant la bouche dans le lavabo de la salle de bain. S'il te plaît, réveille-moi à l'aube.

Dehors, les derniers fêtards rentrent, titubant, trébuchant et vomissant aux pieds des putains bourrées de sperme visqueux. Au moment précis où je me dis que ça doit tout de même leur faire triste de porter tant de noyés en elles, des hommes se font battre à coups de bâton de baseball et de marteau en pleine gueule. Et ça éclate de partout. Ils ne sont pourtant ni sportifs ni menuisiers. Alors, gisant dans la neige rouge et jaune d'une ruelle sale,

ils savent enfin pleurer. Ici, Alexane se love tendrement contre moi. Même qu'elle me murmure des confidences délicieuses en caressant les éléphants gravés sur mon bras. Son corps chaud est recroquevillé contre le mien, et ça, c'est beaucoup mieux que le reste. Tout en se glissant paresseusement sur mon ventre, elle plante ses yeux dans les miens et me demande à quoi je pense là, maintenant. Je me demande comment harmoniser mes mondes intérieurs, que je lui répons, les deux yeux au plafond. C'est simple, philosophe-t-elle. Sois honnête et ne transgresse jamais cette loi gitane : prends ce que tu veux de la vie, mais sache qu'un jour ou l'autre tu devras le rendre. Silencieux, je ferme les yeux pour mieux voir cette boule d'angoisse qui grossit à vue d'œil et tourne dans le bas de mon ventre, me donnant une très mauvaise sensation et du mal à respirer. Ses cheveux qui tombent jusque dans mon cou ne se doutent de rien.

Demain, je retournerai dehors sous les catastrophes du petit matin. En sortant de l'hôtel, je tournerai à droite sur la rue Sherbrooke et elle tournera à gauche. Je m'en irai vers un café chaud et la suite de mon destin en faisant semblant d'oublier cette folle Alexane et mon tapis volant. Je marcherai dans la neige vierge en compressant mes orteils glacés au fond de mes vieilles bottines. Et ça me surprendra encore d'arriver à les faire bouger indépendamment les uns des autres. Les deux mains dans les poches et la tête baissée, je défierai les tristesses de l'hiver, me maudissant cent fois de ne pas avoir su la faire jouir. Pas même avec ma langue.